intexto
E-ISSN 1807-8583

La société emotionnelle: postmodernité et non-contemporanéité

Philippe Joron
Doutor; Université Paul Valéry – Montepellier III
philippe.joron@univ-montp3.fr

Résumé

Cet article parle de la postmodernité mais aussi d´une non-contemporanéité, parce que l'idée même de postmodernité évoque une difficulté sémantique quant à l'identification même de notre époque, puisque elle sous-tend un après quelque chose. Mais elle a cependant l'avantage d'ouvrir le spectre des interprétations possibles, et c´est exactement cela qu´on fait avec l´idée d´une non-contemporanéité, en reprenant ici une autre notion de ce genre. On dirait, donc, que l'esprit de notre temps est plus proche de la non-contemporanéité, même si cela semble paradoxale.

Mots-clés

Postmodernité. Sociologie. Bloch. Quotidien.

Les moments de crise sont toujours propices à diverses tentatives d'identification de l'homme dans une histoire vis-à-vis de laquelle il semble perdre pied au premier abord. Notre présent n'échappe pas à cette constante. N'entend-t-on pas dire ça et là que tout fout le camp, que rien n'est plus comme avant, que l'inquiétude gronde à la croisée des chemins ? Bien-sûr, il n'est jamais simple de définir une époque, de la qualifier selon quelques grandes orientations et logiques d'ensemble, à tout le moins d'en circonscrire la géographie des mentalités et des expériences telle qu'elle se donne à voir dans son indomptable fluidité. Quelques notions-clés peuvent cependant tenter d'en rendre compte, au nombre desquelles se dégage de manière souveraine celle de postmodernité qui, de l'art à l'architecture, de la philosophie à la sociologie, des médias aux sphères politiques, se prononce du bout des lèvres ou à corps et à cris, avec maladresses ou réticences parfois, pour effeuiller un monde qui s'épuise et s'invente à nouveau de bric et de broc sur les divers chantiers de notre histoire.

Une postmodernité soumise à discussions, voire à controverses, au même titre que l'existence de ces temps indécis dans lesquels nous baignons et dont les ressacs mouvementés inondent notre soucis d'élucidation. Dire consiste non seulement à établir un constat mais encore à choisir des perspectives de compréhension qui soient le plus en adéquation possible avec la prégnance du réel, sachant avec Jean Duvignaud qu'au-delà des mots et de leurs combinaisons « [...] gît l'existence elle-même, le noyau de l'existence d'où partent, comme d'une matrice, les éléments nourriciers de la structures et de la parole ». (DUVIGNAUD, 1990, p. 10).

De toute évidence, l'idée même de postmodernité évoque une difficulté sémantique quant à l'identification même de notre époque, puisque elle sous-tend un après quelque chose. Mais elle a cependant l'avantage d'ouvrir le spectre des interprétations possibles. D'autres temps, après-coup, se chargeront de nommer le nôtre. En reprenant ici à son service une autre notion de ce genre, paradoxale mais non moins efficace en termes de significations, initialement proposée par le philosophe Ernst Bloch pour faire sens aux turbulences en tous genres des années 1930, je dirais que l'esprit de notre temps est aussi celui de la non-contemporanéité (BLOCH, 1978). Si l'on comprend en effet la contemporanéité comme le champ de bataille spatio-temporel d'une modernité éprise de raison et de rationalité, capable de concevoir et de programmer l'organisation des sociétés et du monde naturel selon des idéaux de bien-être, d'efficacité, de productivité et de lendemains chantants, sa négation signifiait pour Bloch l'intrusion ou la rémanence de valeurs et de pratiques que l'on pensait révolues ou archaïques (l'appel à la pureté du sang et de la race, au territoire, à la supériorité d'une communauté, d'un peuple, d'une nation, ou encore à celui du chef charismatique), appartenant à un autre temps, celui de la barbarie, de l'obscurité, de la part maudite de l'homme, de sa différence non-acceptable pour une raison se voulant hégémonique et définitivement installée au panthéon du bien penser. Cet état de non-contemporanéité se manifeste au niveau de la conscience individuelle et collective en termes de dissimultanéité, de coexistence duplice entre éléments conflictuels.

Mais le philosophe allemand, de confession marxiste, montrait bien que la responsabilité de l'adhésion aux discours de l'idéologie nazie était en partie imputable au désir de rationalité du marxisme scientifique, déconnecté des masses en mal de reconnaissance et de sécurité, pour une part au moins égale à celle de la lâcheté ambiante qui laissait dire et faire en ne prenant pas ou plus parti. Et que dire encore de l'industrialisation de la mort et de la planification de l'extermination différentielle mises en

acte par une rationalité nazie éprise de folie, sinon qu'elles furent aussi partagées à cette même époque ou à sa suite par d'autres idéologies supposées concurrentes.

Cette non-contemporanéité ambiante dans laquelle se mêlent à tout rompre rationalité et émotion, raison et passion en situation de dissimultanéité, pacsées pour le meilleur et pour le pire au creux de nos expériences de vie et de nos façons de saisir le réel, participe sans doute d'une possible exploration de la postmodernité de nos mentalités et de nos actes, une postmodernité tout à la fois nonchalante et pleine de poches de crispation.

Du rationnel à l'émotionnel. Voilà donc le passage dans lequel nous sommes incidemment engagés. Il ne s'agit en aucun cas d'une évolution ou d'un involution, mais bien plus simplement d'un changement, d'un glissement à l'œuvre dont les remous s'apparenteraient à des moments de crise. Crise des valeurs morales, du politique, des systèmes financier et économique, du savoir académique. Crise de l'identité, de l'altérité culturelle, du rapport à soi, aux autres et à l'état-nation. Crise de notre arrogance vis-à-vis d'un monde devenu difforme aux écosystèmes malmenés, pour ne pas dire défigurés ou irrémédiablement annihilés. Un faisceau de crises multiples qui montre bien que quelque chose est en train de changer, que les modèles sociaux et mondains auxquels nous restons encore agrippés par habitude ont un temps de retard sur nos façons de vivre et d'habiter un monde dans lequel la distance et la durée se transforment de plus en plus en proximité et instantanéité.

Tout cela relève de nouveaux modes d'être et de penser qui trahissent le décalage existant entre ce que nous voulons pour nous dans ce monde et ce que les démagogues de tous poils cartographient au bénéfice de notre cécité. Dans les démocraties modernes, ce que nous comprenons comme l'état de droit est notamment contaminé par un état d'émoi qui irrigue désormais le corps social dans son ensemble. Nous pouvons la blâmer ou nous en féliciter, la rejeter ou nous y coller, nous ne saurions pourtant occulter la prégnance de cette nouvelle configuration mentale sur nos comportements et sur l'éthique qui les aiguillonne.

Avec une acuité compréhensive des plus prospectives, les travaux de Michel Maffesoli ont depuis longtemps rendu attentif à un tel mouvement sociétal. Selon lui, les points d'accès de cette postmodernité sont multiples : présentéisme, vie quotidienne, socialité, ludisme et vitalisme ambiant, ré-enchantement et féminisation du monde, sensibilité écologique, tribalisme, nomadisme du penser et de l'agir, etc., notions qui dressent le constat d'une « raison sensible » à l'œuvre, d'une « révolte contre une conception statique de l'individu », versatile et pluriel en lui-même (MAFFESOLI, 1996, 2002, p. 146). Si toutes ces

notions font déjà référence en la matière dans les cercles académiques, où les passions enrobent parfois la raison, quelques unes sont déjà installées dans les divers dialectes du politique, du médiatique et de la pensée courante. Après et avec d'autres observateurs de la vie sociale, Michel Maffesoli continue de tremper sa plume dans la fécondité et la mécréance de l'ère postmoderne pour tracer encore et toujours les lignes de fractures et les points de soutènement d'une époque dont l'accompagnement intellectuel exige tout à la fois audace et humilité, provocation et convocation du regard. Parmi ces notions, celles de raison sensible, de relativisme et de duplicité détiennent une importance toute particulière pour ce qui nous occupe ici.

Ces dernières servent en effet de réceptacles interprétatifs à tout un ensemble de logiques du vivre-ensemble jusqu'alors déconsidérées ou combattues par les dogmes positivistes d'une modernité monovalente, d'un humanisme béat et d'une raison en gardiennage. Elles font ainsi écho à nos façons de concevoir et de vivre par exemple la sexualité sous toutes ses formes, mais aussi la solitude et la rencontre des autres, la spiritualité et la mise en expression du corps, la parentalité en mono ou en homo, le travail et les loisirs dans leur répartition spatio-temporelle et leur intensité, la mort et son accès thérapeutique, la nature mise sous réserve, le droit au logement et au nomadisme, le communautarisme et la laïcité, le droit d'ingérence, la participation citoyenne, etc. Toutes ces questions sociétales, quelquefois placées en état de contradiction, ne sont cependant pas incompatibles entre elles pour celles et ceux qui y sont confrontés au quotidien. Relativisme et duplicité sont ainsi sollicités à tout instant pour relier des perspectives dissemblables ou assumer pleinement des positions apparemment antinomiques. En total accord avec les analyses d'Edgar Morin (ABDELMALEK, 2010) concernant nos procédures de saisissement du monde, nous pouvons ici affirmer que la pensée de ce temps est résolument complexe mais aussi singulièrement décomplexée.

Il n'est d'ailleurs plus rare d'assister en certaines occasions (festives, musicales, politiques, spirituelles, sportives, télévisuelles ou autres) aux circonvolutions d'une raison qui se met en indisponibilité, qui cesse de se prendre la tête tout en la perdant parfois, qui prend congé de son port de cap conventionnel pour faire affaire avec le monde des émotions prises à bras le corps. Une pensée qui s'éclate dans la vie, qui sort de ses actes de contrition monocéphales (DURAND, 1996), qui expérimente des moments d'acéphalité et de défenestration téléréelle, tout en exaspérant les quelques forcenés de la bien-pensance qui tentent de lui appliquer diverses mesures de contention normatives. Une raison qui ne

néglige plus ses émotions pour trouver d'autres voies d'existence. Une pensée qui bricole, qui fait avec, dispose et indispose, s'indigne et se laisse aller par à-coups. Une pensée complice ou hostile selon les circonstances, rivée aux chairs du réel. Comme le disent les Brésiliens lorsqu'il s'agit d'accommoder les restes de la vie dans l'urgence et la nécessité, il y a là « *um jeito* », une façon, « *um jogo de cintura* », un jeu de ceinture où le balancement des hanches accomplit celui des hémisphères cérébraux innervés de flux vitaux. Voilà une pensée qui fait preuve d'audace à l'épreuve de celles de la vie. Pour tout dire dans une perspective phénoménologique, nous sommes ici en présence d'une pensée mésologique, enracinée dans son milieu vital, qui laboure, sème et récolte dans les champs de l'expérience et du sensible. En bref, une pensée de proximité et d'immédiateté pour laquelle la jouissance n'est pas en reste.

Une pensée. On aura bien compris qu'elle ne saurait être unique. Si nous sommes tous des êtres de raison, nous ne saurions pour autant faire l'économie de nos émotions. Celles-ci sont à l'œuvre dans le champs communicationnel du politique, au travers de son langage, de son style, de ses mises en scène, de ses effets d'annonce ou de ses ballons d'essai populistes qui ne cessent de battre les cartes de l'adhésion. Car s'il y a bien un champ des passions en acte, c'est celui du politique. Et ce que l'on prend pour de la désaffection à l'égard des gardiens du pouvoir n'est rien d'autre sans doute qu'un effet de brouillage des idées et des convictions qui rend l'orientation idéologique des partis pour le moins surannée ou déphasée.

On retrouve encore cette surcharge émotionnelle au niveau du champ judiciaire, non pas seulement dans la bouche des avocats qui sont diserts sur la question pour rallier une opinion publique ou un jury à leur cause, mais aussi dans les instructions et les décisions de justice qui, sous couvert d'objectivité et de libre émanation de la vérité, n'hésitent pas, dans un sens ou dans l'autre, à adhérer au sentiment du plus grand nombre en instillant quelques fuites bien pensées dans le champ médiatique. Une justice des hommes qui n'en est parfois que trop humaine.

Ces émotions taraudent aussi le champ de notre rapport aux objets derrière lesquels se devine notre incompressible besoin d'altérité. L'homme n'est pas seulement acteur et produit de consommation, il est aussi producteur d'une consumation dont il est lui-même le principal combustible. S'il est un bûcher pour lui-même, celui de ses vanités ou de ses certitudes étriquées, il est encore son propre feu de joie où brûlent ses prises de risques, son nomadisme d'emploi et ses attraits pour le non encore connu. Rien de plus paradoxal que

cette ambivalence qui harponne sans cesse notre humanité tout en la constituant pourtant. Nous convoitons et consommons à tout vat des objets technologiques pour faire partie de ce monde, pour en découvrir toutes les potentialités en termes de vivre-ensemble et de communication simultanée. Comme l'indiquait bien Jean Duvignaud au tout début de l'ère informatique, ce sont là « des choses devenues désirables, moins pour leur valeur particulière qu'en tant qu'instruments d'exploration d'une expérience encore indéfrichée ». (DUVIGNAUD, 1990, p. 204). Depuis, smartphones, tablettes numériques, écrans tactiles ou tri-dimensionnels s'appréhendent en tant qu'objets d'extension de soi mais aussi d'interpénétration et d'interattraction sociale où la conjonction du réel et du virtuel agit comme révélateur de notre propension à être envers et contre tout.

Accroché à son arbre généalogique virtuel, aux réseaux du net et à son agenda électronique, chacun peut encore s'inventer une descendance en droite ligne de Charlemagne, exposer les détails de sa vie et compter ses amis, tout en revendiquant un emploi du temps de ministre ou de bobo supposé en phase avec l'urgence de la vraie vie où le superfétatoire et l'accessoire se font essentiels. Au travers des blogs, des forum internétiques et des réseaux sociaux, chacun construit sa réalité, se raconte des histoires en les donnant en pâture à coups de surenchères et de canifs dans le contrat d'une raison trop raisonnable. C'est là un jeu de la pensée ordinaire qui puise dans la duplicité et le brigandage une énergie qu'on ne saurait lui concéder autrement. A l'instar de l'avertissement de Georges Bataille, l'homme ne se définit pas tant par ce qu'il possède déjà ou ce qu'il représente pour ses pairs et pour lui-même que par ce qui lui manque et qu'il nourrit pourtant au plus profond de son humanité : un défaut d'existence qu'il exprime et comble souvent par excès (BATAILLE, 1949). En cela, la duplicité de la pensée exprime tout à la fois un désir d'altérité et une tendance à l'entiération (JORON, 2009, 2013). Cela rejoint cette assertion de Jean Duvignaud selon laquelle « l'homme interroge la différence parce qu'il est devenu différent de lui-même ». (DUVIGNAUD, 1973, p. 42). Voila donc une pensée pour laquelle ce qui relevait jusqu'alors du registre de l'intimité peut être mis à nu et en partage médiatique, avec la démesure que cela implique nécessairement. Pour la pensée postmoderne, l'autre est devenu accessible dans l'exhibition de soi, à l'instant, à l'exacte démesure du voyeurisme qui nous renvoie notre propre image. Une pensée qui fornique avec l'hypertrophie du réel, avec ce que Jean Baudrillard comprenait comme une « surexposition à la transparence du monde ». (BAUDRILLARD, 1987, p. 24-25). Tout doit être

vu, montré, à portée des sens, parce que tout est envisageable et atteignable, puisque rien n'est désormais plus impossible.

Références

ABDELMALEK, Ali Aït. **Edgar Morin, sociologue de la complexité.** Paris: Apogée, 2010.

BATTAILLE, Georges. **La part maudite:** précédée de La notion de dépense. Paris, Éditions de Minuit, 1949.

BAUDRILLARD, Jean. **L'autre par lui-même:** habilitation. Paris, Galilée, 1987.

BLOCH, Ernest. **Héritage de ce temps.** Paris: Payot, 1978.

DURAND, Gilbert. **Introduction à la mythodologie:** mythes et sociétés. Paris: Albin Michel, 1996.

DUVIGNAUD, Jean. **La genèse des passions.** Paris: Presses Universitaires France, 1990.

DUVIGNAUD, Jean. **Le langage perdu.** Paris: Presses Universitaires France, 1973.

JORON, Philippe. **A vida improdutiva:** Georges Bataille e a heterologia sociologica. Porto Alegre: Sulina, 2013.

JORON, Philippe**. La vie improductive:** Georges Bataille et l'hétérologie sociologique. Montpellier: Presses Universitaires de la Méditerranée, 2009.

MAFFESOLI, Michel. **Éloge de la raison sensible.** Paris: Grasset, 1996.

MAFFESOLI, Michel. **La part du diable:** précis de subversion postmoderne. Paris: Flammarion, 2002.

A sociedade emocional: pós-modernidade e não-contemporaneidade

Resumo

Este artigo aborda a pós-modernidade e também uma não-contemporaneidade, isso porque a própria ideia de pós-modernidade evoca uma dificuldade semântica quanto à identificação da nossa época, já que subentende um "depois" de alguma coisa. Mas, por outro lado, tem a vantagem de abrir o espectro das interpretações possíveis, e é exatamente isso que se faz, neste artigo, com a proposta de uma não-

contemporaneidade, retomando uma outra noção desse tipo. Pode-se dizer, então, que o espírito do nosso tempo está mais próximo da não-contemporaneidade, mesmo se esse termo pareça paradoxal.

Palavras-chave

Pós-modernidade. Sociologia. Bloch. Cotidiano.

Recebido em 26/05/2014
Aceito em 08/07/2014

Copyright (c) 2014 Autor (es) / Copyright (c) 2014 The author(s)
The copyright of works published in this journal belong to the authors, and the right of first publication is conceded to the journal. Due to the journal being of open access, the articles are of free use in research, educational and non-commercial activities.